

Slate

Santé / Société

Stagiaires et déjà en burn-out, le difficile apprentissage des élèves en soins infirmiers

Charlotte Mason et Léa Demirdjian — 30 mai 2018 à 7h07 — mis à jour le 30 mai 2018 à 13h38

Les étudiantes et étudiants en soins infirmiers étaient cette année près de 31.000 à réaliser pour la première fois un stage à l'hôpital. Mais une partie a déjà renoncé à poursuivre cette carrière.



Les stages sont l'occasion pour les élèves en soins infirmiers de se confronter à la dure réalité du monde de l'hôpital.
| StockSnap via Pixabay CC0 [License by](#)

Temps de lecture: 9 min

Selon l'étude Santé et satisfaction des soignants au travail réalisée en 2008, 21% des infirmières et infirmiers exerçant depuis cinq ans ou déjà fait un burn-out, et ce taux augmenterait de manière régulière avec les années. Mais l'épuisement professionnel et le découragement n'attendent pas toujours le nombre d'années d'ancienneté: ils commencent parfois dès les premiers stages.

«J'étais arrivée au bout du supportable. Un soir, je suis rentrée de ce stage, je me suis assise sur mon lit avec un couteau et j'ai pensé à me tailler les veines. Mais j'ai pensé à ma famille, au mal que cela leur ferait et j'ai renoncé. Je suis juste restée assise là, à regarder le mur, en pleurant pendant toute la soirée», se souvient Anna.

Pressions psychologiques du personnel encadrant

Étudiante en deuxième année de soins infirmiers, la jeune femme est en stage dans un service psychiatrique. Dès le premier jour, *«l'enfer»* avec sa maîtresse de stage commence. *«Elle était inhumaine. Elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas me voir en peinture, que ma tête ne lui revenait pas, donc qu'elle ferait tout pour me détruire. Cette infirmière, c'était le diable incarné»,* raconte la jeune élève infirmière, encore traumatisée par ces cinq semaines passées auprès d'elle.

«À cause de ces pressions psychologiques, l'étudiante ou l'étudiant va se sentir constamment menacé et appréhender de croiser dans les couloirs la ou le supérieur responsable de sa formation, explique la docteure Valérie Auslender, médecin généraliste et auteure de Omerta à l'hôpital. Plutôt que de se concentrer sur les soins et la formation, la ou le stagiaire va mettre en place des stratégies de défense pour éviter l'agresseur. Le personnel soignant justifie son attitude par la prétendue incompetence des élèves, alors qu'on leur demande de mettre en pratique les compétences que l'on est justement censé leur transmettre durant les stages!».

Pour éviter sa tutrice, Anna passe beaucoup de temps avec les patientes et patients. *«Je leur faisais faire des activités yoga, peinture, ping-pong, cela m'occupait l'esprit»,* se remémore-t-elle. De son côté, la direction de l'hôpital *«ne nie pas qu'il peut y avoir des dysfonctionnements»,* mais rappelle que les relations étroites avec les IFSI (Institut de formation en soins infirmiers) constituent autant de dispositifs d'alerte.

«Quasiment tous les ^{Slate}stagiaires ont fait une petite dépression à un moment donné, et six ont définitivement ~~arr~~êté.»

Anna, ancienne élève infirmière

«Si un cadre de l'IFSI nous dit “Nous avons des difficultés avec votre infirmière, c'est arrivé pour un stage, puis pour un deuxième et un troisième”, alors l'infirmière n'est plus encadrante. Que des personnes, au fur et à mesure, deviennent maltraitantes, cela existe dans toutes les institutions, qu'elles le soient envers les élèves, cela doit sans doute exister, mais nous n'en avons pas eu connaissance ici, et ce n'est pas quelque chose de banal et répandu», ajoute la direction.

Si Anna peut témoigner aujourd'hui, c'est parce que ses parents et ses camarades de promotion l'ont soutenue. Mais la jeune femme est consciente que ce n'est pas le cas de tout le monde, rappelant que dans sa promotion, «*quasiment tous les stagiaires ont fait une petite dépression à un moment donné, et six ont définitivement arrêté*». Anna choisit de tenir bon, mais perd confiance en elle, prend quinze kilos et songe à renoncer à ses études, persuadée qu'elle ne sera jamais une bonne infirmière.

Alors que dans d'autres secteurs professionnels, un stage qui se passe mal est une exception, beaucoup d'élèves en soins infirmiers ont intégré l'idée qu'elles et ils seront confrontés à une forme d'agression –verbale ou psychologique– au cours d'au moins l'un de leurs stages.

D'ailleurs, 85% estiment que leur formation est violente dans la relation avec les équipes encadrantes en stage, selon l'enquête Je veux que ma voix compte, réalisée fin 2014. «*Tout le monde n'est pas bon enfant dans notre métier. Il y a toujours ce qu'on appelle dans notre jargon “le dragon”, avec qui cela va mal se passer et qui va nous traiter comme de la merde. Tout le monde le sait*», explique Maxime, infirmier depuis dix ans.

À VOIR AUSSI De jour comme de nuit, la vraie vie des urgences

Honte à ne pas gérer la situation

Slate

«Aujourd’hui, la situation s’est banalisée, parce que selon les élèves, cela fait partie du pack “études à l’hôpital”. Elles et ils subissent, baissent la tête pour avoir leur diplôme», analyse Valérie Auslender.

«Banaliser», le mot est fort, mais d’autres professionnelles ou professionnels l’emploient également. «Je suis parfois confrontée à des stagiaires qui banalisent leur mal-être, c’est-à-dire que celle ou celui qui ne va pas bien ne va pas forcément se manifester et va plutôt en parler de façon rigolote, faire une blague, et dire “Non, mais c’est rien de toute façon, c’est tout le temps comme ça dans les stages”. Certaines choses finissent par sembler normales... Des élèves que l’on ne traite pas bien, à qui l’on parle mal, et à qui l’on demande de faire des choses qui ne sont pas dans leurs compétences», explique Isabelle Ménard, formatrice.

Il n’existe aucun chiffre précis sur le nombre d’étudiantes et étudiants en soins infirmiers ayant fait un burn-out. Un certain nombre n’en parlent pas et s’isolent, car elles et ils le vivent comme une honte.

Jeanne, aide-soignante, a repris ses études pour devenir infirmière. Chaque matin avant de partir en stage, elle souffre de brûlures d’estomac et pleure à l’idée d’entrer dans l’hôpital; elle commence à perdre du poids. Le soir, lorsqu’elle rentre chez elle, elle s’effondre encore, ressasse toute sa journée.

«J’avais l’impression d’avoir mis la barre trop haute. J’idéalisais ce métier, je voulais l’exercer et finalement, je n’ai pas réussi. J’ai été déçue de moi-même. Dans mon esprit, j’étais une moins que rien. J’étais anéantie», raconte Jeanne.

«C’est à nous de déceler le problème, mais nous n’avons déjà plus de temps pour nos patients...»

Maxime, infirmier

«Dans le burn-out, il existe une honte à ne pas gérer la situation, à ne pas y arriver. C'est cette honte qui fait qu'au départ, on n'a **Slate** plus qu'on n'y arrive pas. C'est aussi pour cette raison que l'on compte peu d'arrêts maladie», explique Sandrine Vialle-Lenoël, psychosociologue et auteure de *Burn-out: repérer, traiter*.

C'est le médecin traitant de Jeanne qui diagnostique le burn-out. Elle est alors arrêtée pendant sept semaines, et suivie quatre mois par un psychologue. Jeanne se relève, mais en raison du coût de la formation, elle ne poursuivra pas ses études.

Peu sont celles et ceux qui s'expriment et osent dire être victimes de maltraitances pendant leur stage. «Il y a des stagiaires qui ne vont rien dire, sourire tout le temps et ne pas s'exprimer; c'est à nous de déceler le problème, mais nous n'avons déjà plus de temps pour nos patients... Et ni nos stagiaires, ni nos collègues ne sont censées être nos patientes ou patients», affirme Maxime, infirmier.

Main d'œuvre nécessaire

Face au manque de temps et d'effectifs, on considère les stagiaires comme une main-d'œuvre nécessaire. C'est pour cela que dès leurs premières expériences, les stagiaires doivent être opérationnels. Mais leurs gestes sont moins assurés, plus lents... trop lents.

«Un jour, une aide-soignante m'a chronométré pendant un pansement pour que j'aille plus vite, et elle lançait à voix haute combien de minutes je passais», raconte Thomas qui, parce qu'il mettait «trop de temps», en faisait perdre à sa tutrice. Épuisé par ces cadences et la violence des échanges avec ses supérieurs, Thomas quitte son stage, en état d'épuisement lui aussi.

«Les hôpitaux sont dans le découpage de la tâche, dans un chronométrage digne de l'usine, explique la psychosociologue Sandrine Vialle-Lenoël. Or cette organisation du travail produit de l'épuisement et augmente le risque de burn-out», ajoute-t-elle.

«Les stagiaires peuvent être absorbés par le mal-être de l'équipe. Il peut exister une sorte de contamination du burn-out.»

Sandrine Vialle-Lenoël, psychosociologue

Slate

Cette main-d'œuvre dont la formation n'est pas achevée et doit se poursuivre à l'hôpital devient parfois une charge de travail supplémentaire pour le personnel soignant. *«On est en manque d'effectifs pour soigner les patients, donc on n'a pas le temps d'encadrer un ou une stagiaire! Alors on va lui dire "Tu vas faire ça, parce que je n'ai pas le temps de m'occuper de toi"; l'un des soucis principaux vient de là, ajoute Maxime, l'infirmier titulaire. On nous en demande tellement que l'on en demande beaucoup aux élèves. C'est complètement idiot, car on oublie que ce sont des personnes encore en études, non des professionnels, et que la règle, c'est de ne pas les traiter comme des bouche-trous. Mais malheureusement, il existe des maîtres de stage qui le font.»*

Avec de moins en moins de temps pour s'occuper de leurs patientes et patients, et encore moins pour former des stagiaires, le personnel soignant souffre à l'hôpital. Selon une donnée de l'association Soins aux professionnels de santé (SPS) pour 2015, la moitié aurait déjà fait un burn-out.

Dans cet environnement en souffrance, *«les stagiaires peuvent être absorbés par le mal-être de l'équipe. Il peut exister une sorte de contamination du burn-out, comme si c'était quelque chose de contagieux»*, analyse Sandrine Vialle-Lenoël.

À LIRE AUSSI Notre système hospitalier est à bout de souffle et personne ne fait rien

Peu de soutien, à l'hôpital ou au centre de formation

Dans ce cercle vicieux de l'épuisement, le rapport de force est souvent en défaveur des étudiantes et étudiants. *«Les formateurs nous disent que l'on doit être acteur de notre formation et que si l'on rencontre des difficultés dans notre stage, c'est de notre faute, raconte Jeanne. Lorsque le rapport de stage est fait, c'est la parole du professionnel qui prime, même si l'on essaie de se défendre et de dire comment les choses se sont passées en réalité. On nous dit "Vous êtes l'étudiante, vous ne savez pas; elles et eux savent" –donc sont crus»*, assure la jeune femme, aujourd'hui en poste.

De son côté, Thomas a demandé à changer de stage. *«Je n'ai pas parlé du fait que j'ai été chronométré, parce que la cadre du service n'aurait pas accepté que je dise cela de son équipe. Tout le monde aurait été contre moi, et je sais que l'IFSI ne m'aurait pas défendu.»* Le jeune homme consulte son médecin qui le met en arrêt maladie, une période pendant laquelle il tente de se reconstruire: *«Comme je n'avais pas assez d'argent pour aller chez un ou une psychologue, je me suis mis à la pâtisserie, qui m'a permis de m'évader»*, affirme celui qui est aujourd'hui diplômé.

«Mettre en place des actions contre du personnel ou contre un lieu de stage est très compliqué, dans un contexte où l'on en manque déjà.»

Valérie Auslender, médecin généraliste

Les stagiaires ne trouvent pas toujours de soutien à l'hôpital ou au centre de formation. D'après une étude menée en 2017 par la Fédération nationale des étudiants en soins infirmiers (FNESI), 38% d'entre elles et eux s'estiment jamais ou rarement soutenu psychologiquement par leur équipe pédagogique et/ou la direction☒

«Défendre un ou une stagiaire est un long processus, analyse la docteure Auslender, et mettre en place des actions contre du personnel ou contre un lieu de stage est très compliqué, dans un contexte où l'on en manque déjà.»

Pourtant, les solutions existent pour que les étudiantes et étudiants ne soient pas livrés à eux-mêmes. L'association SPS dispose d'une plateforme téléphonique gratuite et anonyme, qui peut les diriger vers un psychologue. Si l'association n'est pas en mesure de savoir combien de stagiaires la contactent, elle estime que 30 à 35% des appels sont passés par des personnels infirmiers, et que 30% d'entre elles et eux sont en épuisement professionnel.

Des formateurs et formatrices cherchent également des façons de prévenir ces situations de mal-être. Isabelle Ménard prépare en amont ses étudiants et étudiantes, puis s'assure que tout se déroule pour le mieux, en allant à la rencontre du personnel encadrant et des élèves pendant la période de stage. Une fois celui-ci terminé, les stagiaires et leurs référents pédagogique se réunissent pour discuter. *«Selon moi, c'est le partenariat IFSI-hôpital qui est le meilleur*

garant du dépistage des élèves qui ne vont pas bien et de leur accompagnement», explique la formatrice.

Slate

D'autres options, comme l'évaluation du terrain de stage, ont été recommandées dans le rapport de la docteure Donata Marra sur le bien-être des étudiantes et étudiants en santé –une façon de valoriser les stages dans lesquels les élèves sont heureuses ou heureux et, peut-être, de suspendre l'accréditation de ceux dans lesquels elles et ils sont maltraités.



En savoir plus:



Charlotte Mason Journaliste anglaise
Léa Demirdjian Journaliste

NEWSLETTERS

**La quotidienne de
Slate**

Une sélection personnalisée des articles de Slate tous les matins dans votre boîte mail.

Votre e-mail

S'abonner

Slate x Titiou

Tous les vendredis matin, l'humeur de Titiou Lecoq et sa sélection du meilleur des internets

Votre e-mail

S'abonner

Une nouvelle étude **Slate** prouve la transmission intergénérationnelle des traumatismes

Des chercheuses de Philadelphie ont montré l'impact du traumatisme des parents sur la santé de leurs enfants.

Repéré par [Nina Pareja](#) — 8 juin 2018 — Temps de lecture : 2 min

Pour les médecins, les hommes font des crises cardiaques, les femmes des crises d'angoisse

Paralysie du bras gauche, douleur thoracique: les signes avant-coureurs d'une crise cardiaque sont bien connus, ce qui peut vous sauver la vie... Excepté, peut-être, si vous êtes une femme.

[Adrienne Rey](#) — 8 juin 2018 — Temps de lecture : 5 min

La santé des boxeurs au tapis

Dans un sport où le but est de mettre son adversaire au tapis, les risques sont lourds et les séquelles parfois irréversibles.

[Fausto Munz](#) et [Walid Kachour](#) — 7 juin 2018 — Temps de lecture : 9 min

Suivez-nous :

Slate

[Slate.com](#) [Slate Afrique](#) [Contacts](#) [Qui sommes-nous](#) [Mentions légales](#) [Gestion des données personnelles](#)